

La Distraction du Moi

"Toute création de l'esprit est, fondamentalement, poétique. Il s'agit maintenant de savoir où se trouve la poétique la plus nécessaire, la plus fertile, et de l'appliquer."

Kenneth White

La nécessité créatrice en psychiatrie.

Une forme première de la création, inévitable, est celle qui s'impose à chaque instant, dans la poursuite de l'existence la plus simple. Nous ne pouvons pas échapper à la réclame d'une forme de nous-mêmes, à venir, imminente. A chaque instant nous créons une disposition nouvelle, à partir d'un pouvoir initial : « se pouvoir Soi même ». A défaut de quoi, comme le dit Maldiney, le sujet qui ne se peut pas lui-même se trouve être « pu » par autrui, il n'existe pas.

Cette création de soi même, originelle et constante, obéit à un impératif qui ne m'évoque pas le « tu dois » émané de quelque surmoi mais plutôt un impératif nietszcheen , quelque chose comme : il faut que Je !

Longtemps je me suis intéressé à des comportements qui semblaient, au contraire, manifester l'absence ou l'extrême discrétion de cette volonté apparente d'être Je : il s'agissait des comportements stéréotypés, de ces actions répétitives et dépourvues de fin, celles-là mêmes qu'on reproche aux autistes et dont on essaie parfois de les sevrer. La stéréotypie représente en effet la tentative la plus radicale qui soit « d'exercer la vie » sans l'encombrer d'aucune intention d'agir sur le monde. Il est rare que l'opération réussisse complètement et cette activité bouclée sur elle-même n'est que transitoirement utilisée par le sujet.

On sait que la créativité des enfants ou des adultes présentant une organisation de type autistique se manifeste régulièrement, pourvu qu'on en favorise l'émergence. Aujourd'hui la plupart des institutions psychiatriques ont compris l'intérêt de réserver aux productions des patients un accueil attentif. Toutefois, il n'est pas certain que ces productions soient toujours considérées comme elles le devraient. La réussite esthétique inattendue de quelques « artistes » peut être exploitée pour valoriser l'institution, tandis que la relative banalité des créations discrètes apparaît comme le résultat insignifiant d'un atelier « occupationnel ».

C'est à la critique de cette attitude que nous allons consacrer les réflexions qui suivent, avec l'intention de montrer qu'une œuvre spontanée - manifestation explicite d'une modalité de

l'être au monde - si monotone qu'elle apparaisse d'abord, ne peut tomber dans l'insignifiance.

D'un certain minimalisme

Exposons brièvement le comportement créatif d'un jeune adulte qui semble justement sacrifier à un passe temps sans issue. Il s'appelle Alexandre, il a 16 ans. Lors de ma visite quotidienne à l'Unité Psychothérapique je prends connaissance de ses productions. Il séjourne parmi nous depuis plusieurs années, il dessine et il peint en utilisant exclusivement des stylos feutres dont il garde jalousement le stock à portée de main. Cette activité se maintient du matin au soir et le personnel soignant s'inquiète parfois d'une assiduité qui empêche toute activité physique. Mais Alexandre n'a que faire des promenades et des jeux de plein air. Aucune forme d'excursion ne le tente. Les nécessités physiologiques seules, peuvent le décider à quitter son ouvrage. Il ne parle pas. Son patrimoine génétique ne lui a pas permis cet usage, il a bifurqué et s'est formé autrement à l'existence.

Longtemps il a dessiné des bonshommes sommaires, des humanoïdes pourvus de globes oculaires exorbités ; depuis quelques mois il semble avoir choisi une forme apaisée, une manière régulière de traiter le format. Il le couvre de petits rectangles réguliers ou de losanges inégaux, soigneusement assemblés. Il réalise ainsi une mosaïque qui vient à bout de la surface. L'homme est souriant, attentif à l'entourage, sensible à l'intérêt qu'on porte à ses réalisations, sans plus. L'accumulation de ses mosaïques sans prétentions figuratives agace et inquiète parfois ; on parle de régression... Et les différents intervenants proposent des modèles, des photographies, des objets... A reproduire par le dessin. Alexandre est conciliant, il fournit alors quelques interprétations très personnelles de l'objet ou du thème proposé avant de s'en retourner vivement à la confection de ses patchworks réguliers. Les carnets emplis sont gardés à portée de main et il arrive qu'Alexandre les consulte comme on relit un journal intime. Il n'accepte guère de se défaire d'un seul de ces carnets, il faut négocier longtemps pour obtenir un exemplaire original, le temps de faire une photocopie.

Ivresse et création

Certes, lorsque j'assiste à cette création modeste je ne perçois pas le comportement d'Alexandre comme celui d'un artiste emporté par un mouvement de type « nietzschéen ». Je ne vois pas le Moi débordé par l'excès d'une Ivresse ajoutant à la Volonté de Puissance...

Mais les productions monotones d'Alexandre sont réalisées avec une persévérance qui trahit pourtant une nécessité, une exigence remarquable : une certaine Volonté de Puissance correspond à l'impératif : « il faut que Je ! ». Il faut être, oser à chaque instant manifester son être Soi. C'est la pulsion initiale, préliminaire à toute autre.

Selon Nietzsche, le Soi s'égale au corps, « charnel et pulsatile », constituant une instance qui peut, en certaines circonstances, excéder le Moi. Un Moi qui se tiendrait à l'avant du Soi, comme pour empêcher l'urgence pulsionnelle de venir bouleverser les conventions du comportement social.

« Derrière tes sentiments et tes pensées, mon frère, se tient un maître plus puissant, un sage inconnu – il s'appelle Soi. Il habite ton corps, il est ton corps. » (Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra).

et Paul Audi dans son ouvrage « L'Ivresse de L'Art » qui constitue pour nous une référence essentielle :

« Le Soi charnel et pulsatile ne se laissant jamais objectiver que sur le plan de la représentation [...] son essence étant de demeurer toujours en lui-même, inhérent à lui-même, dans sa pure étreinte intérieure » (Paul Audi. L'Ivresse de L'Art.p24)

Ainsi, pour l'homme « ordinaire », le Soi resterait engagé dans une retenue critique. Une discrétion qu'il appartiendrait à l'artiste de dépasser pour que l'œuvre puisse avoir lieu. Considérant la nécessité de cette issue de Soi dans la création de l'œuvre d'art, il convient alors d'envisager de quelle manière son excès sur le Moi peut se produire.

Pour Nietzsche, c'est l'Ivresse, et elle seule, qui peut produire cette excédence du Soi ; un état d'exaltation qui va hausser le ton de la corporéité originelle du Soi jusqu'à la subversion du Moi.

Ainsi, dans et par l'ivresse, la création de l'œuvre se fait « sans Moi » ; elle est présentation de la forme de Soi, trouvée sans être approchée ou cherchée. Cette forme n'est pas la manifestation, la mise au jour de l'essence de tel objet dont l'artiste aurait su dégager des traits « essentiels » ; cette forme est constituée par ce que Nietzsche appelle autrement : les traits « principaux ». Ces traits ne viennent pas de l'objet. Ils appartiennent au Soi qui trouve à même l'objet l'occasion de les manifester. Le Soi « utilise » l'objet dans le mouvement de sa manifestation. Alors, les traits « principaux », directement issus du Soi de l'artiste créateur, vont communiquer à l'objet une *significativité* nouvelle ; pour mieux dire, ils vont en fonder la « valeur ». Dès lors, l'objet « vaut ». Il vaut d'être considéré du point de vue de

l'être qui en a formé la re-présentation. Hors d'une telle participation de l'être, les choses restent ce qu'elles sont, dans l'inertie de l'étant.

« Cette part secrète (plus encore que « maudite »), ce processus intime à quoi renvoie la valorisation des choses [...] c'est bien cela que la forme de l'art, de l'œuvre d'art, doit avoir pour mission de dégager. Mais comment ? » (P.Audi, op cité p 44 et 48))

Mais comment ? La réponse à cette question se trouve, nous l'avons dit, dans La Volonté de Puissance portée à un degré supérieur par l'ivresse. Cette exaltation subversive provoque l'accroissement de la subjectivité et, pour « l'artiste-créateur », la possibilité de s'apporter lui-même « dans les choses ».

Pour nous résumer, nous dirons que l'artiste, le créateur, *ne prend rien aux choses du monde*. Il ne leur soutire aucune caractéristique essentielle ; au contraire, il les décide selon un dessein. Un sens qui ne vient que de lui-même, depuis le Soi maintenu en excès par l'ivresse.

Qu'est-ce que cette Ivresse sans cesse recommandée ?

Nietzsche n'en excepte aucune forme. L'érotisme bien sûr, le stupéfiant par excellence, mais plus généralement toutes les formes d'excès susceptibles de faire céder le Moi : Ivresse de la destruction, de la lutte, de la victoire, de la volonté « accumulée et dilatée »... Bref, l'ivresse, l'excès doit créer dans le Moi la brèche, l'issue la plus large pour le Soi pulsatile. L'artiste créateur est alors disposé à toutes les métamorphoses, à toutes les identifications aux choses, à toutes les appropriations que l'amour lui dictera.

« L'essentiel, dans l'ivresse, c'est le sentiment de la force accrue et de la plénitude. Sous l'empire de ce sentiment on donne aux choses, on les force à prendre de nous, on les violente... » (Nietzsche, Le Crépuscule des Idoles)

Ivresse et distraction

Ce passage par Nietzsche et l'artiste-créateur nous aurait-il éloignés de la situation d'Alexandre, ce jeune homme assis dans une institution psychiatrique, tout entier occupé à la peinture de mosaïques monotones ? Comme nous l'avons dit, notre intention est de montrer comment une telle pratique, en dépit des apparences, peut s'apprécier dans les termes d'une Volonté de Puissance, moment d'humanité irréductible, nécessaire, quelles qu'en soient les apparences, majestueuses ou discrètes. Ce moment est un moment d'excès,

une augmentation dont Alexandre est l'auteur, au sens latin de ce terme issu de « augere » qui signifie augmenter. Avec une calme autorité, Alexandre augmente, il s'augmente d'une écriture, c'est l'écriture du temps qu'il est.

Mais de quelle forme d'ivresse pourrions-nous créditer Alexandre ?

Il semble que par nature il soit réfractaire à tout apport excitant. Aux variations de l'environnement, aux suggestions et aux stimulations, Alexandre oppose l'indifférence. Mais cette indifférence n'est pas une absence. Elle résulte d'une attention exclusive portée au travail en cours. Le rétrécissement du champ d'action et du champ de conscience, la production de formes identiques selon une cadence régulière contrariée seulement par l'arythmie des couleurs : toutes les conditions sont réunies pour amener le sujet à l'oubli du Moi et à la prévalence passive d'un Soi qui « empreinte » l'objet, le couvre de notes successives, le transforme en journal des instants. Le temps est « le trait principal » communiqué par Alexandre à l'objet *support.*, à la feuille, au carnet, à l'ensemble des carnets.

On peut parler d'obnubilation, d'état hypnoïde, de transe... Ce sont là des équivalents d'ivresse qui font l'être se produire. Se produire comme Soi, exister le fond de néant où l'être, sinon, s'abîme. C'est en ce sens que Maldiney peut dire que le Soi doit payer la dette de l'être pour exister le fond.

Tentons une approche plus intuitive de cette disposition particulière.

Je ne peux pas « habiter » la situation d'Alexandre, je ne peux pas en faire directement l'expérience compréhensive. Toutefois, je peux appréhender la forme de sa modeste disposition créative. Laisser s'appréhender à moi cette forme qui me suggère une expérience que chacun de nous a pu faire : l'expérience consistant à dessiner – assidûment – machinalement - inconsciemment – jusqu'à couvrir de graffitis la feuille entière d'un cahier, le temps d'une conférence ennuyeuse ou le temps d'une conversation téléphonique qui se prolonge indûment...

Dans ces circonstances mon Moi est captif d'une préoccupation, il s'efforce de rester auprès du thème de la conférence, il essaie d'être à l'écoute de l'interlocuteur. Il déserte la résidence du corps, il prend ses distances avec le Soi, avec le corps pulsatile qui pourrait lui suggérer un comportement peu sociable : quitter la salle de conférence, raccrocher le téléphone... Il faut se méfier de Soi ! Alors ce n'est pas l'ivresse, ce n'est pas l'excès du corps vibrant qui va excéder le Moi et soutenir le crayonnage insistant de la feuille bientôt couverte de hachures symétriques, de cœurs, de poissons... Non, aucune Ivresse ! Mais un écart... Le Moi s'absente, il se tient à l'écart. Il s'est *distrain du corps*. Alors, le Soi, abandonné à lui-même va laisser passer la pulsativité sous jacente ; par l'inadvertance du Moi l'autographe du Soi va s'inscrire sur la feuille.

Ces éléments d'analyse de la distraction nous a peut-être permis d'approcher le sens de la créativité particulière d'Alexandre, entièrement requis par le spectacle de Soi s'inscrivant par lui et devant lui, au fil du temps, dans un état de *distraction* caractéristique de son mode d'être.

L'Être suit...

Cette forme de créativité, bien sûr, n'est pas celle de l'artiste. Il lui manque la vigueur et l'autorité du dépassement. C'est qu'elle ne résulte d'aucun combat. Ici, il n'y a pas de lutte, seulement l'issue passive de Soi. De cette même *créativité par distraction* on peut d'ailleurs voir la trace dans certaines productions de l'Art Brut, où l'on retrouve des signes de persévération, une réitération des contours et une fin qui se confond avec le comblement du format.

Ces caractéristiques ont été interprétées comme des manifestations obsessionnelles... Mais si l'obsessionnel évite la rencontre avec le temps et ses aléas, Alexandre apparaît plutôt comme l'artisan temporel, l'écrivain de la continuité de son être qui se perpétue et s'augmente jusqu'aux limites du support.

Quand Nietzsche parle de l'artiste créateur qui « donne aux choses », qui « les force à prendre de nous » et qui les violente pour leur communiquer la part de Soi qui fera leur valeur, on imagine Cézanne forçant les traits d'un objet jusqu'à le faire, jusqu'à le montrer, cézanien. Ou bien Coltrane, brisant le tic-tac du temps mort par l'imposition d'une discontinuité qui refait le temps vivant, vivant de la vie de Coltrane. Alexandre, lui, communique au support, le temps qu'il « est ». Les carnets emplis de ses œuvres sont gardés sous la main ; il les consulte parfois, comme les archives de Soi. C'est par *nécessité* que son travail de création se poursuit. En tant qu'il existe, Alexandre se doit de *s'augmenter*, d'étendre devant lui les preuves, les signes de sa subjectivité. C'est là une manifestation, discrète mais persistante, de la Volonté de Puissance qui subvertit sans peine le Moi d'Alexandre, un Moi que l'on pourrait dire naturellement *distrait*. C'est ainsi que se produit l'issue des formes qu'il ajoute au monde.

Pas d'œuvres d'art donc ! Mais le recueil de Soi maintenu par la production d'objets nécessaires à l'*existence*, contre les formes d'absence - autistique, catatonique, épileptique... - qui peuvent en finir avec le Sujet, le rapporter à l'*étant*.

C'est dire que la pratique créative, en milieu psychiatrique, ne doit pas être regardée comme une alternative occupationnelle au désœuvrement et à l'ennui. Elle n'a pas, non plus, vocation à favoriser l'expression des meilleurs créateurs, de ceux dont on pourra s'étonner...

Le phénomène de l'autre, l'autre comme phénomène, se montre, et le sens de certaines manières d'être se donne à même les productions où il se réitère. Si l'on veut bien

appréhender ce qu'il donne à voir – ses œuvres - en utilisant les vertus de la description exigeante, on s'ouvrira à leur sens, on percevra certaines caractéristiques essentielles de l'existence du patient. Sa disposition, son rapport au temps, à l'espace et à l'autre.

Ceci implique de renoncer à « l'obscur clarté » des interprétations dont le premier souci est de rencontrer un corpus théorique auquel on a pris l'habitude de confier la charge du comprendre.

L'auteur. *Alain Gillis, psychiatre de l'Unité Psychothérapique de L'IME Montaigne, à Chelles. A travaillé depuis plus de vingt ans au traitement des troubles autistiques par les thérapies à médiation corporelle et artistique. Ecrivain et auteur de plusieurs essais, dont l'Autisme attrapé par le corps, Le Bazar du Génie, Peinture d'origine.*

Bibliographie

L'Ivresse de l'Art. Nietzsche et l'Esthétique. Paul Audi. Le Livre de Poche. Paris. 2003

Ainsi parlait Zarathoustra. Nietzsche. Gallimard Paris 1996

Le crépuscule des idoles. Nietzsche. Gallimard, Paris 2002

Comprendre l'Homme et la Folie. Henri Maldiney. Ed. Million. Grenoble. 1991.

Le Bazar du Génie. Alain Gillis. Ed Adam Biro. Paris 2002

